

## **La chatte blanche**

*H. POURRAT, Trésor des contes, XIII, 7-20.*

Il y avait une fois un roi qui avait trois châteaux, et ce roi eut trois fils, nés tous trois le même jour.

Trois jumeaux ! Cela ne se voit pas souvent, mais cela se voit. Pour un coup, cela se vit, et chez le roi lui-même.

En même temps, sa jument mettait bas trois poulains. « Voilà, se dit le roi, je donnerai un poulain et un château à chacun de mes fils. Mais à qui le plus fort château et les plus fortes terres ? A qui la couronne et le royaume ? Eh bien, voici, je le jure, ce sera au plus avisé. »

Les années ont passé, les garçons ont grandi. On les nommait Grand-Jean, Pas-Jean, Bon-Jean. Tous trois vaillants et point bêtes. Mais Grand-Jean et Pas-Jean se croyaient un peu trop. Grand-Jean, en homme qui aime le militaire et les choses qui éclatent ; Pas-Jean, en garçon qui aime les demoiselles, le bal, la cajolerie. Bon-Jean, lui, au contraire des deux autres, ne s'en faisait point accroire : issu de la bonne côte d'Adam, non pas de la fausse, droit comme une quille, gentil comme le sansonnet, vrai fils de roi, enfin ; seulement, peu parlant, prenant les choses avec un sourire, s'en remettant à Dieu de beaucoup d'affaires ; de sorte qu'autour du roi, on le nommait le Songe-creux.

Vint le temps où il fallut dire quel serait l'héritier du royaume.

Les gens, les conseillers du roi n'auraient su quel choix faire. Le roi, lui, avait un faible à certains moments de la lune pour Grand-Jean, qui semblait plus royal, à

d'autres pour Pas-Jean, qui semblait plus agréable. Mais il se souvenait de son serment. Un soir, dans la grande salle du château, il fit venir ses trois garçons.

« Voilà, dit-il, après moi, qui de vous sera roi? Le roi, c'est l'avisé, c'est celui qui a bonne idée en toutes choses, pour que tout soit trouvé, réglé et garanti dans les maisons de ce royaume. Je vais vous éprouver. Chacun de vous aura un des trois chevaux qu'avait faits jadis ma jument, aussi un de mes trois châteaux. Mais vous irez courir ma terre. Et vous aurez à me rapporter le moyen de faire passer douze aunes de toile, par le trou d'une aiguille.

- S'il existe en ce royaume une pièce de toile assez fine pour passer par un chas d'aiguille, je me fais fort de vous la rapporter, dit fièrement Grand-Jean.

- Sire mon père, dit Pas-Jean, pour peu que par astuce ou autrement il y ait moyen de vous satisfaire, je vous satisferai. »

Bon-Jean, lui, gardait un air pensif et il s'inclina sans rien dire.

« Demain matin partez, dans trois semaines revenez », ordonna le roi.

Le lendemain matin, sur leurs chevaux, ils partent. Grandjean, Pas-Jean, au trot, au trot et au galop ! Leurs yeux allaient partout. Ils étaient prêts à tout voir, tout avoir. Le troisième ne se hâtait point tant, de sorte qu'il avait la mine de muser. « Voyez ce Songe-creux, disait Grand-Jean, se retournant pour le regarder, le poing sur la croupe du cheval. Nous serons à l'autre bout du pays, lui sera encore là, devant la porte du château, pour écouter sonner l'anse de la mannite.

- Je ne suppose pas qu'il y ait grand compte à faire de lui, fit Pas-Jean en frisant sa moustache. Entendons-nous : à toi ou à moi le royaume ... »

Mais Grand-Jean enfila la route de la frontière, pensant trouver de ce côté les marchands qui le fourniraient pour le mieux.

Pas-Jean, alors, enfila la route de la ville, se disant que là, les dames lui indiqueraient la plus fine lingère.

Bon-Jean, lui, avait pris un chemin qui partait vers l'espace, une côte entre de beaux aubépins blancs, bleus et violets. Il chevauchait comme s'il n'avait d'yeux que pour ces aubépins, ou ce bord. de ciel à leur bout. Et de sente en sente, de pente en pente, de vent en vent.

De la sorte, guidé à la venvole, tantôt par le linot, tantôt par la fauvette, il arriva sur le soir en une terre solitaire de brande et de bocage. La feuille y était plus découpée, le ramage des oiseaux plus vif, le vent plus délié, l'air même plus léger qu'en tout autre pays.

Il ne se sentait pas trop perdu. Comment passer la nuit, cependant, en ces lieux ?

Il hésita, fit trois pas, trois autres pas, trois autres pas encore. La nuit venait tout doux, comme une nue de cendre.

Tout à coup, du milieu de ces bouquets de cerisiers, de cornouillers et de sorbiers, Bon-Jean vit s'allumer une ribambelle de lumières. Comme si le signal lui était donné de venir. Alors, il poussa son cheval vers ces lumières, résolument.

Bientôt, trottant sur un gazon, il découvrit un château dont toutes les fenêtres se trouvaient éclairées. Et il y en avait, des fenêtres ! Le singulier, c'était qu'on ne voyait passer personne sur leur lueur : comme si, malgré toutes ces chandelles allumées, le château demeurait désert.

Bon-Jean aurait pu tourner bride, mais il n'avait point peur.

Il entre dans la cour, met pied à terre, va toquer à la porte.

Et qui lui ouvre ? Un gros chat gris.

« Ainsi, en ce château, les portiers sont des chats ? » Ma foi, demandant honnêtement un abri pour la nuit, il parle à ce chat comme à une personne. Comme une personne, ce chat lui répond :

« Entrez, s'il vous plaît, monseigneur. La dame de ce château désire vous accueillir. Elle vous prie en grâce de souper avec elle. »

Bon-Jean suit le chat gris de corridor en corridor, de salle en salle. Lambris de chêne de toutes parts, plafonds dorés partout ! Et des parquets plus luisants que miroirs, et des peintures et des tentures de plus d'éclat que des bijoux de pierres rouges. « Le château de mon père, se disait Bon-Jean, n'est rien au regard de ce château des chats. »

Mais pas une âme et pas un bruit. A peine un frôlement, comme de pantoufles de velours, qui s'éloigne par un corridor; à peine un flottement, comme d'un ruban de queue, qui disparaît dans l'entrebâillement d'une porte.

Le chat gris introduit Bon-Jean dans une salle toute de glaces et d'ors. Sur la table, un couvert de vermeil attendait, devant un fauteuil à trois coussins.

La porte d'en face s'ouvre aussitôt à deux vantaux. Entre une chatte blanche, jolie, mais jolie comme ne le sont pas même les chattes ! La suivait, à la queue leu leu, tels que s'ils venaient à l'offrande, toute une troupe de gros chats gris. La demoiselle chatte saute le plus souplement du monde sur les coussins, s'assoit, ramène sa queue sur ses petites pattes, fait mettre un second couvert pour le fils du roi et elle commande qu'on apporte le souper.

Empressés, les chats gris apportent la soupière, et les plats, et les bouteilles.

Bon-Jean croyait rêver. Mais il savait qu'il ne rêvait pas : il n'y a pas d'odeurs dans les rêves, et de ces coulis, de ces pâtés, de ces salmis, arrivaient des fumets à faire revenir un mort. Au château de son père, Bon-Jean n'avait goûté à repas si friand.

La chatte, cependant, se comportait en chatte. Entre deux assiettes d'argent lui fut servie une souris blanche. Sans paraître y toucher, elle l'eut vite croquée. Ce fut si délicatement fait que Bon-Jean ne vit pas seulement la souris disparaître.

Les santés portées, le souper fini, la chatte blanche pria son hôte de passer dans le salon de compagnie. Ce salon, un éblouissement.

« Je ne suis pas visitée de grand monde, en ce château, dit la dame chatte, après qu'elle eut sauté sur son fauteuil. Si vous vouliez donc m'entretenir de vous et de votre voyage, cela me ferait plaisir. Puis-je vous demander ce qui vous a mis sur les chemins, ce que vous cherchez par le monde ? »

Envers dame ou demoiselle, au château de son père, Bon-Jean eût-il été porté aux confidences ? Non pas tellement, sans doute. Mais cette chatte blanche avait un air posé si pénétrant, si doux ! En sa netteté, son élégance, un tel maintien de réserve ! Une paix s'établissait autour d'elle, en ce lieu, comme quand une feuille de saule se pose sur l'étang et que ce rond va d'onde en onde jusqu'à la rive ... Enfin, enfin, c'était la chatte blanche.

Alors, Bon-Jean raconta tout : comme on l'avait toujours traité de songeard, de musard, comment ses frères se riaient de lui, l'embarras de leur père, le roi, ayant à choisir l'avisé auquel il donnerait son royaume ; et pour finir, la veille au soir, l'épreuve imposée aux trois fils.

« Donc, rapporter au roi, murmura la chatte, le moyen de faire passer douze aunes de toile par le chas d'une aiguille? J'aviserais. Voulez-vous me faire la grâce de demeurer en ce château et de me tenir compagnie ?

- C'est à moi de vous demander cette grâce, fit Bon-Jean.

Et je sais bien maintenant que je n'en ai aucune plus à cœur. »

Il le disait non comme courtoisies de cour, mais parce que c'était vérité. Qui saurait mieux que cette chatte blanche débrouiller l'affaire des aunes de toile et

de l'aiguille? Puis, Bon-Jean aimait ce grand air de ne s'émouvoir de rien, cet air de distinction qui vous mettait au-dessus des embarras du monde. Comme si, au château des chats, on laissait tout tomber de la bêtise et du bruit de la vie. Ha, oui, Bon-Jean désirait de rester près de la chatte blanche !

Les trois semaines y passèrent, les semaines les plus jolies qu'en ce bas monde il eût vécues.

« Voici l'heure sonnée, l'heure de la départie, dit-il un matin à la chatte. Sans retard ni remise, il me faut retourner au château de mon père. »

Alors, la chatte blanche fit apporter par le plus gros chat gris une boîte d'ivoire.

« Vous tirerez sur ce fil d'or, lui dit-elle, et le roi votre père aura satisfaction en ce qu'il vous a demandé. »

Le même soir, Bon-Jean arriva au château. Ses deux frères étaient déjà là. Chacun portait un gros rouleau d'une toile si blanche et si fine que c'était merveille. Ils éclatèrent de rire, en lui voyant dans la main droite cette boîte d'ivoire guère plus grande qu'un étui à lunettes.

« Le Songe-creux a tout brouillé, murmurait-on, au lieu d'une pièce de douze aunes, il apporte un mouchoir de poche !»

« Sire mon père, dit fièrement Grand-Jean, voici la toile la plus fine qui se puisse trouver chez tisserands de toile. Quant à la faire passer par le chas d'une aiguille, à l'impossible nul n'est tenu.

- Voici toile peut-être plus fine, dit agréablement Pas-Jean.

Et si elle ne passe tout à fait par le trou d'une aiguille, l'aiguille du moins n'y peut passer dans aucun trou. »

Le roi fit signe qu'il ne se payait pas de ces beaux dires. Leurs toiles, tout ce qui se fait de beau, tout ce qui se peut imaginer de plus fin, mais faire couler ces rouleaux-là, gros comme la cuisse de quelque puissant gaillard, par le chas d'une aiguille ! ...

Bon-Jean, lui, s'avance doucement, tire sur le fil d'or, fait sortir de l'étui une aiguille grosse comme la dague d'un des gardes du roi, puis, tout suivant, tiré par ce fil d'or qui l'engage dans le chas de l'aiguille, le flot d'une toile, blanche plus que la neige à Noël, mais fine, fine, fine, plus fine que n'auraient pu la tisser les aragnes. Le moyen de satisfaire le roi, c'était tout simplement d'apporter une aiguille assez grosse, une toile assez fine.

La chatte blanche, comme de sa patte souple, avait tout débrouillé.

Ministres, seigneurs, petits pages regardaient passer la toile par le chas de l'aiguille et tous béaient d'admiration.

Le roi lui aussi admirait. Il hésitait pourtant visiblement à faire du Songe-creux l'héritier de sa couronne.

« Moi, Grand-Jean, déclara Grand-Jean, je suis allé aux plus fins marchands, mon frère Pas-Jean, aux lingères les plus finettes. Hors de cela, je ne vois que sorcellerie.

- Il faudrait une seconde épreuve, murmura Pas-Jean. Une seule réussite, ce peut être hasard, chance, illumination d'un instant, ou que peut-on savoir ?

- Voilà, dit le roi, la couronne au plus avisé ! On a besoin de tant d'idée, de tant d'idée pour mener toutes les affaires d'un royaume ... La couronne ira donc à celui qui me fera voir un cheval qui ait la tête là où les chevaux ont la queue. Oui, voilà ! Demain matin partez, dans trois semaines revenez.

- S'il existe un tel cheval dans votre terre, je me fais fort de le ramener, lança fièrement Grand-Jean.

- Il faut bien qu'il existe, pour vous complaire, avança PasJean. j'espère donc le mettre en vos écuries. »

Bon-Jean, lui, gardait un air pensif et il s'inclina sans rien dire.

Le lendemain, au chant du coq, ils sautèrent tous trois en selle.

De bocage en bocage, guidé par le linot, par la fauvette, Bon-Jean gagna le château des chats ..

Les gros chats gris lui firent l'accueil et le conduisirent à leur dame et maîtresse.

« Vous autres, chats, songeait Bonjean, vous êtes si déliés ! Qui sait si votre dame ne saura satisfaire à la demande de mon père ? »

« Dame Chatte, dit-il en s'inclinant devant elle, une toile plus fine que toute toile, une aiguille plus grosse que toute aiguille, ce n'était rien à trouver pour votre sagacité ! Mais savez-vous ce que mon père demande ? De lui faire voir dans trois semaines quelque cheval qui ait la tête là où les chevaux ont la queue !

- Eh bien, dit la chatte blanche, j'aviserais. Voulez-vous bien passer ces trois semaines au château, à me faire compagnie?»

S'il le voulait! ô chère petite chatte blanche! Bon-Jean ne souhaitait rien tant au monde. Pas même le royaume de son père. Que les chevaux s'arrangent, s'il leur chante, pour naître avec une tête à la place de la queue ! A présent, il se souciait peu des chevaux, de chevaucher, du trône et de trôner, pourvu qu'il eût la présence et l'entretien de sa belle chatte blanche !

Il les eut trois semaines durant. Et peut-être s'y débrouilla-t-il l'esprit comme il n'avait pas fait encore. Il lui semblait qu'il avait appris, dans l'air de la chatte blanche, à saisir le fil d'or, à tirer dessus, avec une espèce de douceur tranquille :

et la pièce tissée se déroulait ; on avait ce qu'on cherchait, et plus clair que le jour.

« Voici l'heure sonnée, l'heure de la départie, dit-il un matin à la chatte. Sans retard, sans remise, il me faut retourner au château de mon père. »

Alors, la chatte blanche fit apporter par le plus gros des chats gris une boîte d'argent.

« Vous tirerez sur ce fil d'or, lui dit-elle, et le roi votre père aura satisfaction en ce qu'il vous a demandé. »

Sa confiance en la chatte blanche était si pleine qu'il ne tira sur le fil d'or que lorsqu'il fut en vue du château de son père.

De la boîte tomba un papier. Il le déplia. Il le lut, et il eut une pensée de remerciement, d'admiration, d'amour pour sa chatte blanche. Puis il alla établir son coursier, mit la clef de l'écurie dans la boîte d'argent et, après cela, monta à la salle où le roi attendait ses fils.

« Sire mon père, dit Grand-Jean, ayant couru tout le royaume, je suis sûr qu'il n'y a pas de cheval qui ait la tête là où les chevaux ont la queue. Ayant consulté les hommes les plus savants là-dessus, je suis même sûr-certain qu'il ne peut y avoir un tel cheval en nature. Je ne saurai donc vous l'amener. A l'impossible, nul n'est tenu.

- Moi, dit Pas-Jean, je vous promets de vous l'amener, sire mon père, un fin sorcier doit me le découvrir ; mais ce sera l'année où Pâques tombera en nouvelle lune.

- Et vous, mon fils? dit le roi, s'adressant à Bon-Jean avec un certain ton d'amitié paternelle.

- Lui ? fit Grand-Jean, haussant l'épaule, hé, que pourrait-il dire d'autre, ce songeard? Nous l'avons laissé qui musait, de buisson en buisson ...

- Et, ajouta Pas-Jean, nous venons de le voir par la fenêtre qui revenait le nez au vent, au pas de sa monture, sans ramener aucun cheval pharamineux.

- Sire mon père, dit Bon-Jean du ton le plus uni, vous plairait-il de descendre jusqu'à l'écurie de vos grands chevaux?»

Grand-Jean, quelque peu irrité, Pas-Jean, un peu inquiet, sont si surpris qu'ils en ouvrent la bouche.

Mais le roi s'est levé. En cortège, la cour descend aux écuries. Bon-Jean a présenté la boîte d'argent au roi, qui en tire la clef, qui ouvre la porte et qui entre.

Grand-Jean d'entrer aussi, Pas-Jean, puis tous les autres ... Et les bouches béent de nouveau. Ceux qui ne sont pas au premier rang se haussent sur leurs pointes, portent la tête de droite, de gauche ... Car c'est vrai, c'est bien vrai ! Voici un cheval qui a la tête là où les autres ont la queue ...

Court une espèce de murmure... Ils se montent dessus, seigneurs et gens du roi, car tous veulent mieux voir.

Puis, brusquement, un page s'est échappé à rire; et comme il aurait dû attendre que le roi eût donné le signal, il tâche d'étouffer ce rire et son bruit de lait sur le feu. D'autres alors, pareillement, s'étouffent de rire et tous, et tous, déchaînés, maintenant, à pleine gorge, les yeux pleurant, les faces toutes rouges ...

Bon-Jean a simplement attaché sa monture à l'inverse des autres : la queue au râtelier, la tête vers la porte. De sorte que le pauvre cheval en baissant les oreilles, regarde pages et seigneurs pressés à cette porte, tout bête, lui, de les voir ainsi rire. Et voilà que les rires redoublent, redoublent, secouant les panses.

Le roi, le premier, s'essuie les yeux, fait le signe du calme. « Facétie, déclare Grand-Jean, n'est pas réponse. Moi, j'ai pris au sérieux la demande du roi !

- Jamais deux sans trois, glisse Pas-Jean, il faut une troisième épreuve.

- Voilà donc, dit le roi. Notre songeard a bien éclairci le mystère. Mais j'impose une troisième épreuve et qui sera épreuve maîtresse. Avisez-vous ! Il s'agit d'avoir non plus seulement l'esprit adroit, mais de l'œil et du jugement, de la persuasion, peut-être même du cœur. Le royaume sera à celui qui ramènera la princesse la mieux faite pour être reine de royaume. Voilà ! Demain matin partez, dans trois semaines revenez ! »

Le lendemain, au chant du coq, tous trois sautent en selle.

Cette fois, ayant soupçon de quelque secret à découvrir, Grand-Jean et Pas-Jean se sont promis de suivre Bon-Jean à vue.

Mais ils le voient muser de buisson en buisson, vaguer de trois bouleaux à un vieil alisier, cueillir ici l'airelle, là manger la framboise. Tant qu'à la fin ils s'impatientent.

« Passer en revue les filles du royaume n'est pas petite affaire ! Si nous traînons avec ce traînassant, les trois semaines y passeront. Moi, dit Grand-Jean, je vais courir les châteaux des plus grands ducs et princes.

- Moi, dit Pas-Jean, je compte m'enquérir des plus jolies demoiselles. Je laisse le frère chercher sa belle au pays des belettes ! »

Il ne croyait pas si bien dire. Dès que ces deux ont disparu au tournant du sentier, Bon-Jean joue de l'éperon. De bocage en bocage, il galope au château des chats. Il va rejoindre sa chère chatte blanche, sa beauté, son conseil et son amie sans autre.

Sitôt descendu de cheval, il lui dit ce que veut le roi, le roi son père.

« Minette, ma minette blanche, ma toute belle, mon père maintenant veut que je prenne femme. Mais je n'y songe point. C'est près de vous que je voudrais couler mes jours, toutes mes journées près de vous !

- Il y va de votre royaume, songez-vous à cela ?

- Ha, de bon cœur j'abandonnerais le royaume pour demeurer avec ma chatte blanche !

- Eh bien, tenez-moi compagnie ces trois semaines. Et, l'heure venue, promettez-vous de faire ce qui vous sera demandé?

- Je le promets et je le jure ! Comment ne pas tout faire pour vous, qui par deux fois avez tant fait pour moi? Chère Minette blanche, vous avez ma parole.

- Je ne vous la rends pas, je l'ai donc et la garde! »

Les trois semaines ont passé comme une journée.

Cette fois, c'est la chatte qui rappelle à Bon-Jean qu'il doit repartir, aller se présenter au château de son père avec la mie qu'il choisit pour sa femme.

« Mais c'est que je n'en choisis aucune. Je renonce au royaume pour ma chère chatte blanche. Je ne veux que rester près de ma chatte blanche !

- S'il est en bien ainsi, qu'il vous souvienne de votre parole.

Vous avez juré, n'est-ce pas, de faire ce qui vous serait demandé?

- Oui, j'ai juré. Mais si vous me demandez de quitter le château pour aller prendre femme et vivre loin de vous, je crois que ce sera ma mort.

- J'ai votre parole, reedit la chatte blanche. Il faut faire ce que je vais dire : sans marchander, en homme de cœur. »

Elle fait venir les chats gris. Avec Bon-Jean, ils l'ont suivie au bûcher, derrière les cuisines. Là est un gros billot, quelque souche de chêne, et sur son bois posée est une grosse hache. La chatte blanche s'y assoit, en la même guise que sur son fauteuil à trois coussins. Mais au lieu de ramener sa queue contre ses pattes, elle la laisse s'allonger sur le billot.

Bon-Jean, qui la regarde, ne sait à quoi s'attendre. Il sent que les chats gris attendent aussi, avec une impatience, avec même un transport.

« Il faut, dit posément la chatte blanche, il faut que vous coupiez cette queue d'un coup de cette hache. »

Bon-Jean élève les mains comme pour une prière.

« Vous faire du mal, je ne peux pas cela ! Ha, laissez là ces histoires de royaume, soyez ma chatte blanche, je ne vous demande rien d'autre.

- Je veux l'être plus encore que vous ne pensez, dit-elle.

Mais j'ai votre parole, vous êtes fils de roi, prenez la hache. » Aussitôt les chats gris se mettent tous après lui :

« Prenez la hache ! Coupez, coupez ! Dépêchez-vous, coupez ! Allons, prenez la hache ! Obéissez, coupez ! »

De toutes leurs voix, ils l'étourdissent ; de tout leur geste, ils le poussent, le portent. Si bien qu'il a saisi la hache, comme en rêve ... Queue ou pas queue, chatte comme les autres chattes, ou chatte autrement faite, elle sera toujours, à sa façon parfaite, sa petite reine de paix, sa chère chatte blanche.

Plein d'amitié, de frayeur et de soin, il tranche d'un coup cette queue.

Et sur le coup, l'abasourdissante merveille ! Plus de queue, plus de chatte... Plus de chats gris, non plus... Mais une demoiselle, blanche comme duvet de cygne, et plus fine encore que duvet, fine comme la fée.

Quelque fée, voilà bien, avait été jalouse d'elle et l'avait enchantée. Elle était condamnée à rester chatte blanche jusqu'au jour où le fils d'un roi la préférerait telle à toutes les princesses et la délivrerait en lui tirant du sang. - En va sans doute des enchantés comme des loups-garous : il se dit que d'un couteau, d'une épée, d'une hache, il faut leur faire entaille d'où leur sang coulera, pour leur rendre figure humaine.

Et les chats gris aussi, avec ou sans entaille, sont redevenus les gens de la princesse. Ravis, rians de se revoir sur leurs deux pieds, tout transportés de leur maîtresse et de ce fils de roi!

Elle n'a d'yeux que pour son prince, lui n'en a que pour sa princesse. Si princesse que la fée-sorcière n'avait pu la changer qu'en une chatte blanche. Et maintenant, comme elle est faite pour être reine ! Le grand monde, c'est celui qui sait, comme les chats, toujours retomber sur ses pattes : maintenir sa tranquillité, dominer par l'esprit et la tranquillité la bêtise de la vie.

La princesse a fait apporter une troisième boîte, la boîte d'or.

« Vous tirerez sur le fil d'or, dit-elle, et peut-être votre père voudra-t-il bien penser qu'il a satisfaction. »

Car le fil d'or tire son anneau royal. Bon-Jean, qui se souciait peu de son royaume, en aura deux. Et cette fois encore, au château de son père, le prix ira à lui, de par la chatte blanche.

Elles sont vraies princesses, celles qu'ont ramenées et Grand-Jean, et Pas-Jean. Mais celle-là, elle est la reine. Reine, avec un air de secret, de douceur, de silence, - un silence qui n'est pas distance.

Lorsque le roi l'a vue, il a seulement dit : « Voilà ! » Et il s'est enquis seulement de la mesure qu'a le doigt de la belle. Elle a fait apporter l'anneau de son royaume, il le compare à l'autre, celui que Bon-Jean vient de tirer de la boîte d'or. Il ferait apporter son royaume même, s'il pouvait.

Puis il a donné ordre à tout pour dès le lendemain faire les noces.

Ha, ces noces, noces de noces !

*Tant y ai taillé, tartiné,  
Que mon couteau y ai laissé.  
Mais ai rapporté tant de dragées  
Que dimanche encore j'en mangeais.*